qui il peut se confier en toute sûreté, qui veut partager ses sentimens, ses goûts, ses plaisirs et ses peines, celui-là est à moitié heureux.

L'homme sensible, honnête, éclairé, délicat, et qui a la discrétion pour principe, est le meilleur des amis. La discrétion, surtout, est indispensable en amitié : elle doit être sacrée même après la rupture, cette rupture fût-elle suivie de la haine la plus méritée. L'ennemi discret se fait toujours estimer ; ainsi il se venge avec grandeur d'ame ; tandis que l'ennemi indiscret s'avilit en pure perte.

On doit éviter d'avoir pour amis des gens vicieux ou méchans : leur liaison est nuisible à notre honneur ou ne sert à rien tant qu'on les conserve, et de tels gens sont encore très à craindre quand on veut renoncer à eux : avec eux il est même très-difficile d'amener la séparation quand on se ravise : ils sentent que votre liaison leur est utile, qu'elle est un manteau qui leur sert à voiler l'odieux ou l'infamie dont ils sont couverts. Cessons d'abord toute confidence avec eux, prévenons les effets du venin de leur méchanceté, amenons la séparation sans éclat, quittons-les sans paraître nous brouiller; évitons ensuite leur rencontre.

Franchise. Sincérité.

L'homme qui sent que la bonté de sa conscience le met au-dessus de la crainte, qui est habitué à n'être que l'interprète de la vérité et à faire marcher de pair sa parole avec la pensée, est franc : et la franchise, la candeur, outre l'agrément qu'elles répandent dans une société, obtiennent toujours l'estime générale ; elles commandent à tous la considération.

La franchise n'est pas de nature à éveiller la jalousie ni la vanité d'autrui ; car l'homme franc a ordinairement fait tomber le bandeau de toute illusion ; il ne s'estime donc que ce qu'il vaut, et ne se montre que ce qu'il est, c'est-à-dire, sans prétention comme sans crainte. L'homme franc a toujours en lui quelque chose de piquant et d'original qui lui tient lieu d'esprit : il a, en sus, le privilège de dérouter l'homme fin ou faux, parce que ce dernier ne peut croire à cette qualité. La franchise et la candeur produisent enfin tous les biens qui résultent de la sincérité et de la fidélité, c'est-à-dire, la concorde, la confiance et la paix parmi tous ceux qui nous entourent.

La finesse et la fausseté, au contraire, excitent la défiance et le désordre partout : avec l'homme fin et faux, on ne peut se hasarder à traiter qu'après avoir bien pris ses précautions : cet homme a aussi lui-même de la peine à amener la conclusion de ses affaires et souffre le premier de son vice.

Celui qui ment, qui trompe, qui sème parmi ses semblables les querelles et la malveillance, ou qui donne des conseils perfides, ne peut récolter que haine et souvent vengeance. Celui qui impute faussement à un autre quelque chose d'odieux, ou qui, sous de fausses apparences de probité et de douceur, cache le venin de son cœur pour mieux nuire, est un fourbe, un hypocrite : et l'hypocrite est semblable au scélérat qui le jour paraît honnête homme, et la nuit se souille de crimes. Il finira par être reconnu pour ce qu'il est, et la société le rejettera de son sein en l'affligeant du stigmate de l'infamie. Il mériterait pire encore : car un des vices les plus odieux, un de ceux dont les effets sont les plus redoutables, c'est la fausseté et l'hypocrisie.

Amour de la patrie.

On entend par patrie, la communauté des citoyens d'une nation, unis par des sentimens fraternels qui font de leurs forces respectives une force commune. L'amour de la patrie, c'est la charité bien comprise de l'amour du prochain étendue à toute une nation. Or, comme la charité ne peut s'isoler de la justice, nul membre de la grande famille ne peut prétendre à la jouissance des avantages que la patrie procure que dans la proportion de ses services. Ainsi celui qui consomme plus qu'il ne produit, empiète nécessairement sur autrui. De là, un sinécuriste qui mange dans l'oisiveté ce qu'il n'a pas gagné, n'aime pas sa patrie, la vole et ne diffère guère du brigand qui vit aux dépens des passans; comme ce dernier, il doit penser à chaque instant qu'il vit aux dépens du pain arraché à ceux qui l'ont trempé de leur sueur et quelquefois de leurs larmes. Ce n'est pas aimer sa patrie que de lui refuser son bras. Nous devons notre bras et nos services à la patrie, parce que c'est là que sont nos biens, nos affections, nos habitudes et notre bonheur.

Tout citoyen doit obéissance aux lois de son pays, parce qu'elles sont l'expression de la volonté publique; il doit être fidèle à l'autorité légitime, parce que l'autorité est nécessaire au maintien de l'ordre : tout homme doit enfin amour et dévouement à sa patrie, parce que la patrie est nécessaire à sa sûreté et à son bien-être, parce que la patrie est la grande famille et qu'on a le plus grand intérêt à sa conservation.

Un gouvernement prouve qu'il aime la patrie, en n'accordant les places de l'état qu'aux gens les plus vertueux.

Les électeurs d'une commune ou d'un arrondissement prouvent qu'ils sont animés de l'amour de la patrie, en donnant leurs voix au plus intègre parmi eux. S'ils méprisent l'intrigue, les flatteries, les vaines promesses avec lesquelles l'astuce prend si grand soin de capter leur confiance, ces électeurs sont des patriotes éclairés, et méritent bien de la grande famille.

C'est aimer sa patrie que de veiller à ce que ces malheureuses catastrophes qu'on appelle révolutions, ne viennent pas trop brusquement ébranler l'état. Aucun changement n'a jamais pu réaliser ce qu'on en attendait : des maux certains, des améliorations douteuses, des réformes souvent équivoques, c'est tout ce que peuvent amener les révolutions. Une révolution substitue toujours des intérêts nouveaux à ceux que le temps avait conciliés en partie, et des chaînes inusitées à un joug que l'habitude avait déguisé; et puis les hommes sont toujours plus portés à se plaindre de leurs pertes, dans ces cas, qu'à se féliciter des avantages qu'un changement procure, et ils adoptent confusément l'idée d'un mécompte général.

Pourtant, qu'on ne souffre jamais que cette mère commune tombe dans les fers de la tyrannie; car alors elle ne serait plus qu'une prison horrible pour tous.

Les révolutions sont quelquefois inévitables; une mauvaise administration doit occasionner des troubles, comme un mauvais régime prépare les maladies; les excès, les abus, trop souvent répétés, produiront toujours l'inquiétude des esprits et susciteront de temps en temps des changemens politiques : et il y en a eu au reste que les hommes justes et paisibles n'ont pu blâmer, lorsque le calme et la tranquillité ont été rétablis.

N'en redoutons pas les plus grands périls, lorsque nous y sommes tombés; mais jusque-là craignons-en les moindres désordres.

DES MAUX ET DES PEINES DE LA VIE.

Les maux qui affligent l'humanité seraient diminués de moitié, disait le savant Geïs, si chacun avait assez d'empire sur soi pour écarter l'impression exagérée que fait ordinairement éprouver l'idée du mal. Il faut avoir la persuasion intime et très-fondée que ce n'est pas précisément la chose elle-même qui rend malheureux, mais l'idée qu'on en a.

Les maux qui nous arrivent ne peuvent être que de deux sortes : NATURELS ou ACCIDENTELS.

Les maux naturels ne peuvent s'éviter ; mais ceux-là arrivent rarement. Ce sont :

1° *Incommodités de l'enfance.* Quant à celles-là, chacun les a éprouvées, et personne ne se les rappelle : il paraîtrait donc que Dieu a voulu qu'elles fussent faiblement senties.

2° *Douleurs de l'enfantement.* Celles-ci sont donc bien supportables ou faciles à oublier, puisqu'on voit tant de veuves qui cherchent à se remarier.

3° *Douleurs qui précèdent la mort.* Celles-là n'arrivent qu'une fois, c'est à la fin de la vie, et l'homme vertueux les attend avec calme. Elles sont d'ailleurs d'autant moins senties que l'on s'éteint plus lentement par l'âge ou par les maladies.

Quant aux maux accidentels, si on pratique ce qui est prescrit dans ce petit ouvrage, on en sera presque toujours garanti. Celui-ci se plaint de la perte de sa santé : pourquoi n'a-t-il pas été tempérant? l'autre se plaint de son indigence : pourquoi a-t-il été prodigue, ou paresseux ou imprudent? celui-là se plaint de la perte de son honneur et de son crédit : pourquoi a-t-il fait des bassesses? cet autre est depuis long-temps accablé de cent contrariétés successives, il est en butte à la fatalité, dit-il : c'est qu'il est faible, impatient, ignorant, il ne s'est jamais exercé à commander à ses passions. Un père se plaint de l'inconduite de ses enfans ; mais pourquoi a-t-il négligé de leur inculquer de bons principes, ou pourquoi a-t-il toujours été capricieux ou despote, plutôt que de tenir envers eux une conduite exemplaire, d'exercer une autorité ferme, douce et raisonnable, etc.?

Sachons au reste que ce n'est que pour nous faire revenir, pour nous ramener à la sagesse, pour nous rappeler à l'état d'ordre et d'équilibre, que le souverain modérateur a voulu qu'il y eût de temps en temps des peines pendant la vie de l'homme. Il n'y a que les réflexions sérieuses que font naître les événemens fâcheux, qui soient capables de bien remettre les hommes sur le chemin de la sagesse.

Les maux accidentels sont donc des mobiles que la Providence a jugés indispensables : le sage, lui-même, a quelquefois besoin d'éprouver des souffrances ; il s'endormirait dans la prospérité, au lieu qu'un peu d'adversité, de temps en temps, le tient toujours en éveil. Les grandes souffrances qu'éprouvent certains hommes, servent à secouer l'engourdissement causé par leurs longues faiblesses.

Quand un malheur, un chagrin nous arrivent, réveillons-nous donc : soyons attentifs et reconnaissans au lieu de nous plaindre! profitons!... c'est un avertissement du ciel. Si l'on désobéit à cet ordre supé-

rieur.... fatalité ! mille souffrances successives nous attendent : nous en serons peut-être écrasés !

Il est un mal assez fâcheux et qu'on ne peut guère éviter : c'est la médisance à laquelle est souvent exposé l'homme qui pratique la vertu ; c'est-à-dire, qu'on le traite de lâche s'il est indulgent, d'avare s'il est économe, de prodigue s'il est charitable, etc. Mais qu'il se rassure : la droiture constante est une cuirasse de bronze contre laquelle les traits de la médisance doivent toujours s'émousser et même se briser.

Il y a encore d'autres maux très-difficiles à supporter : c'est la perte d'un fils qui faisait tout votre espoir et votre consolation ; c'est la perte d'une mère, d'une épouse vertueuse et chérie ; c'est un mal cruel, dégoûtant et incurable, qui survient ; ce sont aussi les incendies et les banqueroutes qui ruinent. Voilà des coups qui froissent, qui brisent ! les pleurs, les plaintes, l'impatience ne sont que faiblesse et ne remédient à rien : contre de tels maux, la plus grande fermeté d'ame échoue toujours... Qu'on se jette alors dans les bras de la religion, dans la religion du Christ, cette tendre mère, qui est la seule consolation des êtres que la fatalité accable, qui leur ouvre toujours son cœur, et qui les appelle de toute la tendresse de son ame ! qu'on se livre tout entier à l'amour de Dieu et à la prière ! là on trouvera d'abord suspension de la douleur par les paroles que le cœur adressera à Dieu : viendra ensuite l'espérance d'être consolé dans ce monde ou dans l'autre, et puis le temps et Dieu remédient à tout insensiblement.

La douleur s'est toujours amortie et n'a jamais pu durer long-temps dans les cœurs vraiment pieux.

DE L'AME.

Avons-nous une ame ; est-elle immortelle ?

On doit certes regarder comme très-téméraire d'en nier l'existence (1).

N'est-il pas assez prouvé, aujourd'hui, qu'il existe même dans la nature de chaque être, certains fluides doués d'une énergie admirable, quoique invisibles ? pourquoi l'homme, qui est la créature évidemment préférée de Dieu (2), ne serait-il pas doté d'une ame ?

(1) Sans l'existence de l'ame, comment expliquer la conscience et la raison? quel est l'homme, quelque grossier et ignorant qu'il soit, qui n'ait pas entendu la voix de sa conscience dans les principales actions de sa vie?.... A-t-on commis un crime envers son semblable, envers la société ? la conscience s'insurge, bouleverse tout l'être du criminel et lui dit en face : malheureux, tu m'as compromise, tu m'as lâchement vendue !... Le remords qui survient, où prend-il sa source, si ce n'est dans l'ame?.... Où trouver l'origine de la raison qui comprend le monde intellectuel ? Où trouver aussi la source de cette satisfaction si douce, de ces délices si intimes qui inondent le cœur de l'homme bienfaisant et vertueux (*Baudouin*) ?

(2) Chaque objet sur la terre a la vertu d'attirer à lui, et l'homme est évidemment le centre de tout ; il est destiné à être la correspondance, le canal et la fin par laquelle toutes les créatures retournent sans cesse à leur principe qui est Dieu.

On sait que tout ce qui existe dans la nature perd toujours sa vie première pour passer à une vie plus noble, et que tout va à l'homme. Ainsi les sucs et la chaleur de la terre sont absorbés par les végétaux, et puis tout ce qu'il y a de vie et d'exquis dans les végétaux, l'air et l'eau, est absorbé par les animaux qui se l'assimilent, et tout cela est ensuite absorbé par l'homme qui en entretient et en accroît sa propre vie. L'homme à son tour est absorbé par le créateur qui lui communique sa vie divine, s'il l'a méritée. (*Doctrine du Boudisme.*)

Qu'est-ce que ce sentiment d'admiration pour le beau, le sublime, que l'homme seul, entre tous les êtres animés, sait éprouver ? d'où vient-il ? Qu'est-ce que cette pensée de l'homme qui par son étendue et sa rapidité va au même instant du ciel aux enfers, du présent au passé, et qui du passé va plonger comme l'éclair dans les abîmes de l'avenir (1). Qu'est-ce que cet agent qui fait que l'homme est capable de produire tantôt des actions de vertu sublimes, tantôt de ces chefs-d'œuvre de génie qui font l'admiration de tous ses semblables sur la terre ? N'est-ce pas là l'effet de notre ame ? ne dirait-on pas que cette ame doit être même un rayon symbolique de la suprême intelligence.

L'homme sent son ame, il la reconnaît avec évidence par ses effets ; mais il ne saura pourtant en saisir jamais toute la beauté. Dieu, dans sa sagesse, a voulu cacher tant d'éclat aux sens de l'homme. Les sens des hommes sont trop bornés pour l'apercevoir.

Mille choses existent au reste, même sous nos yeux, et que nos sens n'ont pu qu'entrevoir et jamais bien pénétrer. L'homme connaît-il seulement la cause secrète qui fait changer les alimens qu'il prend, en sang plein de vie ; ensuite en os et en chair ? Connaît-il bien la combinaison du mécanisme merveilleux, et les causes secrètes par lesquelles nos membres obéissent in-

(1) La pensée de l'homme est quelque chose de sublime ; outre qu'elle peut parcourir en un instant tous les espaces de l'univers, elle atteint les choses les plus abstraites, elle va presque jusqu'à comprendre Dieu.

La pensée de l'homme ne peut donc être matière : car l'atôme le plus subtil mettrait des millions d'années pour parcourir tous ces espaces. Elle ne peut pas non plus être produite par la matière ; car alors l'effet serait plus noble que sa cause. Au fait, tout ce qui est produit par la matière dans cet univers, n'a jamais présenté que de l'air, de la terre, de l'eau et du feu ; et la pensée est loin d'être rien de tout cela. La pensée est fille de l'ame.

continent à notre pensée ? Les savans ont bien cherché à faire la démonstration de ces choses, mais avec plus d'esprit que de certitude. Toutes leurs explications jusqu'à ce jour ne servent qu'à faire réfléchir à l'intelligence et à la sagesse infinie du créateur.

Il est avéré que nous avons une ame, et même que cet être est immatériel. Il ne peut donc pas être sujet à la décomposition, puisqu'il n'y a que les choses matérielles qui puissent se dissoudre par la divisibilité de leurs parties.

Au reste, si notre ame était destinée à la destruction, à l'anéantissement, Dieu eût fait à l'homme un présent trop peu digne de sa sagesse, et sa justice éternelle se trouverait un jour en défaut, à cause de l'impossibilité qu'il y aurait de récompenser quelque part l'homme vertueux qui est resté malheureux ou opprimé sur la terre. Le néant après une vie si courte, si pleine de tribulations et de mécomptes ; l'homme jeté sur la terre pour y couler quelques jours infortunés et mourir, n'annonceraient qu'un caprice ridicule, et donneraient une trop mauvaise idée de la bonté du créateur. Loin de nous donc un doute qui serait un blasphème. La beauté de l'univers et tous les biens dont la nature généreuse nous comble à chaque instant, nous prouvent sans cesse la bonté et la sagesse de celui qui nous a donné la vie.

Notre ame est donc immortelle.

C'est à peu près de pareilles considérations qui ont, en tout temps, forcé tant de savans et de grands hommes à soumettre leur haute raison au joug de la foi.